

An abstract painting featuring a central cluster of pink and magenta flowers, possibly tulips, rendered with soft, painterly textures. The background is a complex composition of warm orange and yellow tones, overlaid with dark, expressive black brushstrokes that suggest branches or abstract forms. The overall style is expressive and textured, with visible brushwork and a rich color palette.

Hanétha Vété-Congolo

AVOIR et ÊTRE  
Ce que j'Ai, ce que je Suis

L'imagi  
n  
b  
l  
e

Le chasseur abstrait éditeur



*En couverture :*  
***Pearls*** de Elise Ansel  
*huile sur papier - 30" x 22"*  
2009

**Le chasseur abstrait éditeur**

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX  
12, rue du docteur Jean Sérié  
09270 Mazères - France  
Tel: +33 (0)5 61 60 28 50

[www.lechasseurabstrait.com](http://www.lechasseurabstrait.com)  
[info@lechasseurabstrait.com](mailto:info@lechasseurabstrait.com)

ISBN: 978-2-35554-062-2  
EAN: 9782355540622

Dépôt Légal: novembre 2009

**Copyrights:**

© 2009 Le chasseur abstrait éditeur  
Image de couverture: © 2009 Elise Ansel



Hanétha Vété-Congolo

# AVOIR et ÊTRE

Ce que j'Ai, ce que je Suis

**L'**imagi<sup>n</sup>  
b  
l  
e

Le chasseur abstrait éditeur



à

*Bonanman,*  
ta main, sur moi toujours est

marraine,  
mère comme personne, mère

mes Femmes,  
toutes celles qui... Manman Lucile, Titine, Tatie Lèlène,  
Mimi, Zizi, Didine  
*Sé kouto sèl... et... an lanmen ka...*  
merci

mes ancêtres d'Afrique en Amérique  
pour l'Humanité sauvée

Ircé... des Cieux,  
toi homme qui à ce Sexe  
mien  
fait rendre Humus  
merci



chère Élise Ansel servante de ce grand Dieu qui de ta main  
figurante fait saillir l'Amour peint qu'en toi j'ai reconnu que tu  
sers Ancelle que tu cherches Toi que j'ai vue *my black*  
*white sister*  
*sésé mwen* Élise  
merci

Laura López Morales, a suffi si peu de temps, si peu  
merci

Betty Wilson parce que tu es guide  
merci

Alain Mabanckou, frère parce que de même mère pour la  
confiance brute, d'emblée au nom du mot qui fait l'homme  
Homme  
merci

Lonnè épi rèsépé



## *La Parole-projectile d'Hanétha Vété-Congolo*

Le bonheur d'un lecteur – j'allais dire d'un préfacier – c'est de tomber un jour sur un texte sans avoir rencontré l'auteur. Je reste persuadé que ce sont les concours de circonstances qui conduisent à de vraies trouvailles en littérature. Ce n'est pas l'auteur que la postérité retient mais le texte. L'auteur n'est qu'un relai d'une Parole qui l'a habité. Et dans ce recueil, il s'agit de la Parole. Certains me diront : « Rien que cela ? » Oui, mais depuis quand la Parole attend que nous la libérions, que nous lui accordions un espace plus ample ? Ce monde a trop privilégié le bruit pendant longtemps, laissant de côté ce qui fait la quintessence du genre humain : la Parole. Il faut rechercher dans cette explication le désamour actuel que certains manifestent contre la poésie quand ils ne la tuent pas en nous infligeant des textes cérébraux qui trouveraient plutôt leur place dans les cabinets des psychiatres. Oui, c'est de la Parole que nous parle Hanétha Vété-Congolo. Et il ne s'agit pas de cette Parole corrompue par un usage trop emphatique, je parle de cette Parole qui, pendant longtemps, à force d'être contenue, finit par exploser. Et il n'y a pas de poésie sans explosion. Pour Hanétha Vété-Congolo la poésie est une grenade. Et aller savoir, comme le dirait mon ami Dany Laferrière, si cette grenade est un fruit ou une arme. D'où la structure composite de ce recueil de poèmes, une structure axée sur l'occupation du moindre espace de la page afin que l'explosion s'entende au-delà de notre torpeur quotidienne...

Lorsque Hanétha me fit parvenir ses poèmes, je les lus au départ avec quelque réticence, puis la réticence fit place à la surprise au fur et à mesure que j'entrais par effraction dans son univers. J'y entrais le souffle coupé, et je restais longtemps sur une page afin de mieux me laisser habiter par cette explosion – un mot que j'emploie beaucoup pour qualifier cette poésie, je le sais. C'est dire que je ressentais revenir en moi une soif soudaine de la poésie, le premier genre qui me permit d'entrer en littérature.

Je lisais les vers d'Hanétha Vété-Congolo comme on lit un secret, une prière destinée à une force transcendante. D'où donc venait cette voix singulière ? D'où tenait-elle cette scansion éclatée, ces étincelles qui ne peuvent jaillir que d'une foi inébranlable en la parole ? Qui avait dit que la poésie avait disparu ?

*Avoir et être.* Tel est le titre de ce recueil. Deux auxiliaires qui nous aident d'ordinaire lorsque les temps se « composent ». C'est aussi posséder, c'est aussi exister. Pour « avoir », encore faut-il « être » – mais peut-on exister sans « avoir » ? C'est sans doute la leçon que nous retiendrons d'emblée : ce qui nous importe c'est d'être, c'est de savoir qui nous sommes. Cette philosophie résonne ici comme une somme, un bilan de ce que l'on a et de ce que l'on est. L'existence n'étant pas une ligne droite, Hanétha arpente les sinuosités du quotidien, met en exergue les failles de sa vie – mais la joie est toujours tapie derrière chaque refrain d'une chanson. Car il faut le convenir, ce recueil est avant tout musical – c'est même un véritable art musical. Et la force d'Hanétha c'est d'illustrer combien il nous faut sans cesse privilégier la musique avant toute chose. « De quelle couleur est la vie ? » se demande notre poétesse. « Faut-il que tout soit vers ? », poursuit-elle dans ses interrogations. C'est la quête de l'amour qui colore nos instants. Que cet amour soit celui qu'on voue à sa fille ou à son Apollon pour qui on entonne un « Chant du Cœur en Amour majeur ». La vie est ce que nous « avons ». Et cette vie est aussi une « éternité rêvée », un « songe sans fin », « une élévation

de l'âme dans le corps béni de nouveau ». Oui, c'est ce que nous « avons »...

Mais qui sommes-nous ? Vaste question. Hanétha y répond en chantant la « Nuit Debout ». On entend le roulement de tam-tam dans une sorte de nuit noire et profonde avec des « femmes gamétiques grosses de convulsions gravidiques ». Nous sommes la nuit de nos ancêtres. En cela Hanétha est proche de la quête Césairienne – et, au-delà des écrivains qui ont su rétablir la conscience noire sans pour autant louer un africanisme aveugle. Chez Aimé Césaire par exemple la nuit est propice au dialogue avec la nature lorsque nous avons failli et avons plié devant l'ampleur du « désastre » de notre pays natal: « *Au bout du petit matin, la grande nuit immobile, les étoiles plus mortes qu'un balafon crevé... le bulbe tératique de la nuit, germé de nos bassesses et de nos renoncements* »<sup>1</sup> Dans une telle confusion, Césaire eut recours à la communication avec ses ancêtres: « *Je retrouverais le secret des grandes communications et des grandes combustions. Je dirais orage. Je dirais fleuve. Je dirais tornade. Je dirais feuille. Je dirais arbre...* »<sup>2</sup> Hanétha endosse cette couleur de la nuit, c'est la nuit de ses ancêtres, et cette nuit elle la conte avec des « krik krak krik » pour inscrire le seul mot qui vaille que nous luttions inlassablement: LIBRE.

Ce que nous sommes c'est aussi notre famille: la mère et le père – ces deux figures traversent la poésie d'Hanétha Vété-Congolo, comme une protection, un bouclier.

Ce que nous sommes c'est aussi cette première République noire: Haïti, terre de rébellion, terre de refus – lieu premier où la négritude se mit debout, précisera Césaire à qui Hanétha rend un vibrant hommage dans *Yo soy from this nésans*, le plus long poème de ce recueil, poème dans lequel les mots crépitent, se mêlent dans des « langues » diverses pour clore cette mélopée de l'avoir et de l'être.

La poésie d'Hanétha réveille en nous cette ardeur que nous avons perdue. Elle nous dit le monde dans une langue recomposée, modelée, bigarrée, réinventée, contestée, chamaillée et, somme toute, proche de ce qui nous manque aujourd'hui : la Parole tentaculaire. Un livre qui nous parlera longtemps. Parce qu'il s'agit d'une parole-projectile, celle d'Hanétha Vété-Congolo.

**Alain Mabanckou**

*Los Angeles, Californie - mai 2009*

1 – Aimé Césaire, Cahier d'un retour au pays natal – Paris, Éditions Présence Africaine, 1983 - p.13

2 – Op. cit. - p.21

## *Préface*

Je crois à la vertu de la poésie,  
je crois au salut qui vient de toute parole juste, vécue et exprimée.  
Je crois à la solitude rompue comme du pain par la poésie.

**Anne Hébert**, *Mystère de la Parole*

La première lecture d'une partie de certains des poèmes inclus dans ce recueil m'avait dicté les lignes suivantes que je reprends sans hésitation: «c'est la voix d'un être blessé qui se dresse poussé par la douleur, mais aussi par l'espoir en la vie, par la confiance en ses propres forces. Dans une langue consciente de sa texture, de sa musicalité, de sa capacité de rythmer les pulsations vitales, d'évoquer les échos des racines où elle puise l'énergie, tu modules un chant d'espoir sans marchander ce qui revient au déchirement, au désarroi. Les audaces langagières sont particulièrement réussies. Enfin, tu m'as éblouie et si je suis incapable d'expliquer rationnellement les raisons de cet éblouissement, je peux t'assurer que je suis encore ravie d'avoir rencontré la femme qui a pu écrire ces lignes». C'était un courrier envoyé au lendemain de la mort d'Aimé Césaire pour partager avec Hanétha la peine provoquée par une telle perte, ainsi que pour lui signaler simplement l'impact produit par les textes qu'elle m'avait fait parvenir un peu auparavant. Dans mes propos, j'étais bien loin d'imaginer qu'elle me confierait la mission d'écrire ces lignes d'introduction. Je ne suis toujours pas très convaincue de m'en être acquittée à la hauteur de ses attentes, mais c'est avec

affection et solidarité que je livre à ceux qui liront ce recueil les traces laissées dans mon esprit et dans ma peau par les poèmes d'Hanétha.

*Mot* et *Parole*, voilà les termes clés qui président au geste générateur par lequel Hanétha obéit à l'impératif d'établir le lien qui l'installe dans le monde, qui lui permet de le saisir, de l'appréhender, de le nommer. Pour elle, le mot n'est pas seulement une suite de sons ayant un sens, mais il revêt une dimension fondamentalement « matricielle » où nous nous aventurons à découvrir une sorte d'identification bien féminine reliée à la capacité potentielle de toute femme à engendrer.

La *Parole*, elle, en tant que faculté de l'espèce humaine d'exprimer des idées, des sentiments, des émotions, grâce aux sons de la voix, assume chez Hanétha la dimension sacrée de l'essence du « plus haut » présente chez tous les êtres, c'est la manifestation suprême de sa capacité d'abstraction de la « réalité objective » et de symbolisation des différentes modalités des rapports entre les individus et de ceux-ci avec leur environnement. La *Parole* représente ainsi un patrimoine reçu des ancêtres, tel l'immense trésor d'histoires, de valeurs, de personnages, etc, que sa grand-mère lui a confiés.

*Mots* et *Paroles* qui l'habitent depuis l'enfance, comme sa Martinique où, malgré la dictature du « mot impérial », le règne de la Parole d'antan survit dans les plis des textes de ce recueil.

La parole poétique d'Hanétha, qui affiche un faible pour les assonances et les allitérations, illustre avec maîtrise l'emploi de la scansion propre de la litanie ou de toute forme qui mise sur le pouvoir incantatoire des rythmes et des pulsations réglant la vie humaine ou cosmique. Ces cadences peuvent adopter la régularité des battements du cœur, aussi bien que le rythme alterné des pulsations de la nature, de la terre, des tam-tam. Mais attention au rythme d'une langue dont la texture exploite non seulement toutes les ressources sonores des mots mais les multiplie par une savante combinatoire qui ne cache pas sa filiation césairienne. De là que, si les séquences ne sont pas filées selon une versification classique, c'est pour souligner l'importance

centrale du rythme, de la cadence, de la musicalité travaillés à l'intérieur du vers, sur la base du retour des sons, des syllabes, des mots, des images qui créent une alternance de suites rythmiques où le souffle entrecoupé n'est pas absent lorsqu'il s'agit d'exprimer la douleur, la violence ou la rage. Par ailleurs, les textes sont parcourus par les traces d'une mosaïque culturelle qui pousse ses racines autant dans l'univers africain et l'imaginaire antillais que dans la tradition judéo-chrétienne et gréco-latine.

Le titre du recueil : *AVOIR ET ÊTRE Ce que j'Ai, ce que je Suis*, annonce bien les deux parties qui le composent, formées, respectivement de treize et quatorze textes et précédées d'une dédicace aux principales figures féminines dans la vie d'Hanétha, aux Ancêtres d'Afrique en Amérique et à Iréc. Mais, cependant, en guise d'ouverture apparaît la « Lettre ouverte à un mari violent et à ma fille... plus tard » comme voulant marquer le signe sous lequel sont nés certains de ces mots de désarroi et d'espoir, de révolte et de tendresse blessée, mais aussi, plus tard, d'amour et de passion sacrale car bon nombre des textes du recueil ont été dictés par la révélation de l'Amour, d'un amour qui conduit à la réflexion, mais qui n'étouffe pas l'émotion ; bien au contraire, c'est grâce à lui que commence le processus de connaissance et de reconnaissance qui ouvre grandes les portes de la conscience.

Chaque poème appelle une lecture posée, pausée, tendue, accaparante, jalouse, désarmée, soumise à la volonté de son écoulement, et même ainsi il s'avère intarissable. Aussi faut-il s'avouer incapable de tenir le pari d'avoir tout saisi car, en outre, à chaque lecture du même poème, l'effet change, l'impact s'affine ou déplace sa trace. Il arrive de même qu'un nouveau poème oblige à revenir sur un autre déjà lu car ils se complètent, se prolongent, suscitent un effet en écho, ou bien établissent un contraste, un contre-point, un jeu de clair-obscur. La palette d'Hanétha parcourt le spectre qui va de la noirceur du gouffre à la lumière aveuglante. C'est justement ce qu'on lit dans la « Lettre ouverte à un mari... » où la violence incarnée par l'homme avec ses « lourds bras lance-pierres » de « mâle être en mal d'être », martèle la solitude, la douleur et la douceur de l'enfantement ;

c'est alors que la mère se transforme en fauve pour défendre sa fille et lui offre ses bras comme abri. À l'autre extrême, pointe la lueur éblouissante accompagnant la découverte de l'Amour.

Dans la *Lettre ouverte à un mari...* l'état de violence induit à l'invocation des racines profondes de l'antillanité, «les promesses zombifiées» et les mains «soukounyan», pour affronter la réalité désolante des «gelures du temps blanc blanc roide de blanc... du matin parisien», ainsi qu'à l'échappée consolatrice vers la langue maternelle. Assumant son destin-dessein d'«insoumission», d'«âme insoumise», consciente de sa «rébellion», et malgré l'intention maldisante de la disqualification, cette femelle est bien la «marronne insoumise rebelle» qui refuse le statut d'esclave devant qui et quoi que ce soit, encore moins d'un «mari violent», et qui fait sienne la devise de la Ville lumière, lumière blanche et froide mais traduisant sa condition et sa vocation de femme décidée à ne pas se laisser vaincre par les flots de la violence: «Fluctuat nec mergitur», car «fanm tonbé pa janmen dézèspéré», digne consœur des Lougandor, dans *Pluie et vents sur Têlumée Miracle*.

Terminée l'ouverture, vient ensuite le premier ensemble mis sous l'enseigne de l'AVOIR. À partir de «Ce que j'AI» très vite le ton change introduisant l'espoir avec «Jaune soleil vert», «Quand mes larmes», «Faut-il que tout vers...», «Fugacité» et «Quête» et nous voyons s'ouvrir une étape marquée du sceau de l'espoir par la naissance d'une enfant porteuse de la lumière. Ce vert dominant le premier poème est le souffle mobilisateur d'une mère prête à tout pour défendre cette vie nouvelle. Puis s'enchaîne un chant de reconnaissance et de gratitude à la solidarité sororale, rythmé par le retour liquide des «larmes», par l'évocation d'expériences cruelles «cruenté, apprêté, le vil dol qui fait doleur l'âme...» et la purification qui en découle, après quoi il est possible de se livrer à la réflexion. C'est alors que surgit l'interrogation philosophique à propos du caractère éphémère et à la fois immuable de la vie et de la mort, «la grande éhontée qui fauche», interrogation articulée sous forme de chaîne de contraires: «dans la permanence éternelle», «et l'amour qui ne

reste mais passe » « l'éphémère furtive permanence », « éphémère permanent ». De Ronsard à Apollinaire, une légion de poètes ont associé la fugacité définissant la vie à celle de « l'amour ». Néanmoins, dans « Quête », le mouvement ascendant de l'âme cherchant la clarté est guidé par la « vision épiphane » du « vert infini » vers le sommet de ce Morne où elle atteindra à « l'Al-liance Une à l'Absolu ».

Ces cinq premiers poèmes s'offrent à nous comme une étape préparatoire de la grande révélation que sera la découverte de l'amour vrai à laquelle seront voués les huit textes qui ferment cet ensemble et dont la plupart a le même dédicataire : Ircé-Éric.

Les titres de cette série sont on ne peut plus parlants : « Apollon », « Chant du Cœur en Amour majeur », « Prend Moi », « Prière de femme qui parle souffle », « Confiance », « Mon Dieu... Amour » et « Ircé ou la métensomatose » traitent de l'amour, de la passion de l'âme et du corps où l'homme devient le dieu grec (ou d'un autre, « le don divin de ton Moi l'oïnt de ton Amour m'appelant moi coéternelle ») qui, pour l'aimée, transforme la terre en « ciel », en « Jardin des délices », qui accomplit le miracle du renouveau de cette « enfant folle d'amour fol », « jusqu'au temps sans temps ». On y trouve un riche emploi d'allitérations : « salamandre torride grande matadore enfourchée sur la terrasse de ton corps rosi par la roseur... ». La sensualité et l'érotisme des danses créoles régissent ce débit amoureux qui sait tout dire en ne nommant rien, qui nous entraîne dans le rituel et l'extase de la rencontre des corps, sans jamais s'avilir par l'allusion obscène. L'aimé est source première et ultime du sens de la vie, l'alpha et l'oméga de l'univers de cette femme qui lui doit d'être « née » grâce à l'Amour. Dans « Prière de femme qui parle souffle » le titre renvoie clairement au réseau sémantique qui sous-tend l'emploi fréquent de formules liées à la tradition judéo-chrétienne : « Madeleine, les Saintes Écritures, Dieu et Fils d'Homme Dieu, qu'il en soit ainsi », invocations qui pourraient paraître irrévérencieuses, voire sacrilèges, mais qui n'ont rien de blasphématoires en raison de la dimension purifiante de l'amour qui les dicte. Il s'agirait plutôt d'une trace culturelle

vu que la présence française dans les Antilles a marqué de son empreinte la culture de ces peuples, et ne traduit nullement le témoignage des croyances religieuses de l'auteure. Une autre modalité de l'impulsion unitive est chantée dans « Confiance », profession de foi en la force qui nous pousse et nous attire vers l'autre, vers soi-même, sans pouvoir l'expliquer, la saisir ; ce n'est que le besoin presque ineffable de guider la quête de soi-même et de l'autre, que l'élan qui assure l'épanouissement des échanges vitaux, qui se construit dans la fécondité des liens et sans quoi l'être humain serait condamné à l'étouffement du trop-plein, de la solitude et du non-sens. Ce chant général prélude la déclaration de soumission inconditionnelle à l'Amour qui tient lieu de dieu, au dieu/Amour, à l'Amour de dieu (?), au dieu de l'Amour (?), en tout cas, c'est la fusion des deux soifs, soif du sacré, soif d'Amour : « âme et corps en pain sanctifié ». Plus aspiration à l'« Amour dans l'Absolu » qu'élan « inassouvissable » de la chair, comme dans « Chant du cœur en Amour majeur » ou dans « Prends Moi ». « In naturalibus » est le maillon suivant de cette chaîne amoureuse où l'aimé est l'alpha et l'oméga des mots qui se veulent humbles dans la tentative de saisir-rendre le « sentiment suprême » dont il est la source.

« Ircé ou la métensomatose » clôt en beauté cette première moitié du recueil, avec sa suite en cinq « tableaux », filée autour d'une figure d'enfant/femme qui est source d'une autre vie, mais qui, en même temps, est les deux dans ce passage de l'une à l'autre. Chaîne d'images tressée avec des filaments venant du fonds des racines africaines ainsi que de l'univers judéo-chrétien ou de l'héritage gréco-latin. « Olurun et Yemaya » à côté de « Dieu des célestes trois Un » et d'« Éros, Pan et Orphée ». Dualité de l'enfant/mère complétée par l'avènement d'Ircé : « il est apparu [...] avance plus vite que la lumière ». Nous sommes attrapés dans cette cadence rythmée par la répétition de syllabes : « ke ke ke ke ke ke ke ke le i le », « rhum rhum rhum [...] tanbou doum boudoum doum boudoum boudoum doum doum des ke ke ke ke ke ke ke le i le » qui induit l'envoûtement, qui appelle la protection de la Santa Barbara Africana et est enrichie ou doublée par des espèces de synesthésies : « yeux brilles féri-

nes imparlables », « l'albe de ses dents grinçants », « l'œil chante d'éclats de ris ». Et dans le mystère émanant de la présence de l'aimé, dans « la complétude assouvie » de la mère, le regard lumineux de l'enfant réintègre corps et âme cette nouvelle trinité, présente dans beaucoup de traditions religieuses et donc pas associable uniquement à la tradition chrétienne.

Après le transfert glorieux de cette triade des corps vient la séquence consacrée à l'ÊTRE, qui nous renvoie à l'essence, à la nature intime, mais qui, en même temps, indique l'état, la situation, la copule, l'appartenance, l'apparence de cette entité en fonction de sa circonstance. Comme le premier ensemble, celui-ci est composé de quatorze poèmes où seront invoqués les ancêtres et les frères par la race et la douleur.

« Ce que je Suis » s'ouvre avec un long poème dont le titre : « Ô Toi nuit debout » est la revendication de la « nuit » des ancêtres : nuit de l'histoire qui fait retrouver dans le passé les racines profondes d'une race, nuit du cauchemar séculaire qui lègue la leçon du courage, d'un savoir être au monde ; nuit intime qui conduit à la découverte de soi ; nuit douloureuse de la maternité qui aboutit à la joie de l'enfantement ; nuit magique des danses, des contes, des prières ; nuit protectrice qui prépare le corps et l'esprit aux lueurs de l'aurore annonciatrice de la liberté. Nuit peuplée de bercements, de rythmes, de cadences venant du fond des âges. Cette longue nuit nous prépare à l'« Hymne-messe à ma mère et à mon père », chant de louange et de prosternation motivé par la reconnaissance envers ces aïeux qui, au-delà des souffrances, de l'ignominie et du silence, « nous ont laissé/cette offrande à la Vie à l'Amour ».

L'évocation des racines ne pouvait passer sous silence l'histoire, passée et présente, des frères haïtiens auxquels sont adressés les trois poèmes qui suivent : « Poème-Théâtre pour Haïti », l'Afrique en Amérique où le créole est musique, cadence, voix, tambours, où le paysage aux repères telluriques bouleverse, charme, saisit. Ces « cimes de la verte tropicale/mornes volcans arbres le vent levé bourrasque sans nom le vent les brassées ondulées de notre mer/les lames rasoir de l'océan... » portent la trace d'une histoire marquée par le « sang noir », par

le « fouet », par l'audace de s'affirmer contre l'Europe, par la hardiesse défiante de son esprit marron. Haïti, courageuse, « potomitan » debout, image de la femme qui « semble avoir l'âge de tous les temps, de tous les lieux, de tous les âges », debout, avec « sa voix un chant de guerre » : « Victoire tu régneras oh voix tu nous sauveras ». Haïti c'est l'Afrique en Amérique. Cette évocation lancinante se poursuit dans « Je l'ai vu », cette « Perle des Antilles/précieuse/lasse [...] de 500 ans », ainsi que dans « À toi ma mère, grande âme couchée-debout », chant pour la liberté qui déplore que « lui soit destinée la Peine du dam » ; plainte pour le triste sort d'un peuple ayant fait preuve de courage mais victime de trop de malheurs. Néanmoins, la voie ouverte par elle au nom de la liberté et de la dignité continue de guider les pas de ceux qui se réclament ses enfants. S'adressant directement à Haïti, la poète lui dit : « [je suis] enfant de toi ». En guise de transition, deux poèmes : « Vésanie » et « Viens » scandent également l'appel à la révolte contre les maux endurés, contre toute fausseté.

Jusqu'ici, l'être-femme occupe une place centrale dans la plupart des textes, mais dans « Femme », dédié « À celles qui... », cette figure sera évoquée comme la « voie... dans la sagesse ». Le sceau des femmes, dans « notre temps de femmes », temps « féminiflore », guide leur mission éclairante de la destinée des hommes sur l'autel de la justice. Ce sont ces femmes qui, dans « Parler du ventre » s'interrogent sur « comment vivre le sens impérieux de l'Entraille incendiée de pamoisons suppliant l'extase de l'Absolu comment, comment comment... » et dans « Parler mon souffle » invoquent sans cesse la « terre » et la « vie ». Pour articuler cette quête, la PAROLE s'installe au centre de tout : des expériences de la luxure, de la douleur, des larmes, des rires, de l'amour ; PAROLE convoquée pour dire, dans un retour inlassable, le mot « naître ». Cet appel féminin devient érotisme hermétique ou hermétisme érotique, « vision... nacre » aux touches bibliques, dans « Vision de femme en ris », ainsi que dans « Occire le ciel » où la soif inassouvie de l'être trouve le ciel indifférent aussi bien à son cri de jouissance qu'à son attente frustrée. « Croire » enrichit les réminiscences bibliques avec ses

«Magnificat, Vêpres de la Vierge, Avents» qui installent leur «crédo» en la lumière rédemptrice qui, après la nuit, annonce ces «promesses de terre neuve [et de] germination de la plante». Encore une fois, ces allusions jaillissent du riche fond des sources culturelles plurielles où Hanétha s'est formée.

Pour couronner cette traversée, une déclaration de fidélité au grand aïeul, à Aimé Césaire quelques mois avant sa mort : «Yo soy from this nésans». Dans cette séquence, où s'alternent poésie et prose, sans exclusion des passages aux teintes scéniques, l'écho du verbe césairien avec ces «non», ces «nous», nous rappelle le cri énergique et lumineux du *Cahier d'un retour au pays natal* refusant le sort des Noirs, revendiquant le droit à leur dignité et à leur identité. Hanétha reprend cette cause lorsqu'elle évoque la «Négritude debout [...] la flamme nourricière en attente de l'explosion grandiose».

Ce poème est le point de convergence de toutes les langues : le français, le créole, l'anglais, l'espagnol, le latin... c'est-à-dire de tous les peuples, pour clamer et affirmer la soif de liberté «il danse l'Homme dans l'écho du Non il danse les altières volti-ges de la liberté [...] sonne sonne sonne l'écho tamboure le son de la Gloire de l'Homme/Non Non Non/Liberté, liberté, liberté/marron/Nos têtes chargées d'esprit». Chant de foi en l'Homme, de reconnaissance envers les figures pionnières dans cette lutte, d'engagement dans la cause de la liberté. Évocation des grandes figures qui, telles des phares, ont guidé les pas de ceux et celles animés par la soif de justice, de liberté, de dignité.

La parole d'Hanétha traduit une claire recherche de l'Absolu, dans une attitude voisine à la quête du sacré, avec la foi en tout commencement. Poésie polyglotte où l'écriture montre le travail textuel et le travail sur la matière phonique, qui puise aux sources de l'histoire, de l'imagination et de l'expérience. Séquences de textes nés de l'amour, de la passion, de l'éblouissement amoureux, ainsi que de la douleur, de la révolte, de l'espérance et de la gratitude. Le tout tissé dans une langue dont la force obéit à une exploration sans limites des ressources sémantiques, symboliques et phoniques de la parole. La créativité langagière d'Hanétha conduit, souvent, à l'éblouissement du lecteur.

Sur l'ensemble des textes, pas de ponctuation car, disait Apollinaire, c'est le souffle du vers qui la dicte, et non plus, ou très peu, de ligne anecdotique (à peine un semblant dans « Ircé ou la métensomatose » : le « sacre » de la trinité : aimé, mère, enfant ; ou dans « Hymne-messe à ma mère et à mon père » : reconnaissance des peines endurées par les ancêtres ayant traversé la souffrance des champs de canne), c'est-à-dire pas d'éléments narratifs qui distraient l'attention du déchiffrement des images et des symboles, de l'effet incantatoire du son et du rythme. Il en va de même avec « Poème-Théâtre pour Haïti » qui nous offre un semblant de récit/trame scénique. L'ensemble se présente plutôt comme les touches d'une carte intime faite de sentiments, d'émotions autant que de pensées, de réflexions et de révélations, le tout dans un amalgame de figures symboliques taillées dans l'inépuisable carrière de la parole.

Bien qu'Hanétha choisisse comme langue d'écriture le français, dont elle connaît et maîtrise à la perfection les ressources, elle choisit également de le subvertir, de le disloquer pour le plier à ses besoins poétiques. Ses audaces répondent au besoin urgent de dire ce qu'elle ne peut exprimer autrement qu'en ployant la phrase, les mots, les sons à ses exigences les plus profondes. Le sceau qu'elle leur imprime tient non seulement au choix de ces éléments langagiers, mais surtout à leur combinatoire. Je l'ai déjà dit à maintes reprises, ce qui frappe en premier dans la lecture de ses poèmes c'est le rythme, parfois en cadence, parfois agité et haletant, parfois encore envoûtant, mais jamais absent, à la manière d'une colonne vertébrale qui assure l'emplacement du reste, des images et des symboles. On y décèle des trouvailles stylistiques qui, quoi qu'on en dise, n'appartiennent qu'aux voix féminines. Voix qui explosent, qui subvertissent l'ordre d'une parole fondée sur la puissance mâle, qui traduisent la détresse des femmes abandonnées, des femmes en deuil de la vie mais aussi voix modulées pour chanter la joie, pour exulter dans l'amour et, surtout, pour souligner le pouvoir salutaire et salvateur de la PAROLE.

Laura López Morales  
*México, febrero 2009*

## *Avant-propos*

L'émergence d'une voix nouvelle en provenance des Antilles offre toujours une occasion de réjouissances.

Aujourd'hui, c'est d'autant plus le cas lorsque cette voix est celle d'une jeune poète aussi douée et passionnée qu'Hanétha Vété-Congolo.

Ce recueil de poèmes, sa première œuvre publiée en français, a pour titre *Avoir et Être* et est sous-titré « *Ce que j'Ai, ce que je Suis* », une indication des deux parties composant le recueil. Dès le premier poème, nous plongeons immédiatement dans des thèmes organisés autour des préoccupations très intimes tout en s'ouvrant sur des interrogations plus générales comme l'histoire, l'identité (thèmes récurrents dans la littérature du nouveau monde), la liberté, la quête de l'absolu, l'amour, la souffrance et le malheur.

Le recueil est dédié tout d'abord et avant tout aux femmes qui l'ont formée et qui l'ont soutenue. Il s'ouvre sur une « *Lettre ouverte à un mari violent et à ma fille... plus tard* », texte très direct et d'une grande puissance évocatrice préfaçant le recueil. Il s'agit d'un véritable cri du cœur où la poète dépeint une

situation douloureuse: la destruction d'une petite famille par les circonstances de la vie et tout particulièrement par un père incapable de s'adapter et d'assumer un rôle non-traditionnel :

« je ne suis pas là pour te garder *ta* fille »  
« *ta* fille, tu la garderas toi-même. »

pourtant  
lorsqu'il fallut que je parte de bons matins pour cette tâche qui n'a jamais cessé de  
m'appeler et d'ainsi provoquer ton ire  
parce que c'est de cela dont il s'agit  
ma tâche qui pour toi fait tache  
à ta misogynique puissance de mâle être en mal d'être  
c'est elle que tu brandis comme couperet tranchant de cette gorge  
éployée de tout son  
long  
sa splendeur retrouvée un instant  
pour te crier

« Non »

Dans cette tragédie familiale où tout le monde souffre, le lecteur est encore plus ému par la description de la petite fille, « l'enfant effrayée », victime innocente. Cette dernière demeure perplexe, mystifiée par l'incompréhensible rejet manifesté par son propre père alors que ce dernier l'aime manifestement. Le poème s'achève sur un cri de défi et d'affirmation de soi de la part de la mère, dont le « Non » véhément donne le ton à la première partie « *Ce que j'Ai* ». Et que possède donc la poète ? Bien des choses : l'amitié, les larmes, la nature, l'amour, la passion, une sensibilité religieuse (bien qu'elle se dise « une athée convaincue »), des moments fugaces de bonheur, et par-dessus tout, la poésie et l'écriture. Tous ces thèmes se retrouvent dans les quatorze poèmes de cette première partie.

Tantôt simple et familière, tantôt érudite et remplie d'allusions classiques, de références historiques, de proverbes, de chansons populaires traditionnelles, la poésie de Vété-Congolo,

nourrie d'une vision intérieure, glisse sans heurts d'un registre à l'autre, et même d'une langue à l'autre. Lexique et images suivent le même modèle, passant de la nature au quotidien, du monde de tous les jours à la mythologie classique. Avec une aisance saisissante elle entremêle les langues, tissant ou plutôt, dirions-nous, « métissant » français, créole, anglais et espagnol. De ce métissage, elle tire des effets frappants :

*«Fathers of our roots  
great Trees of our branches  
antepasados nuestros los saludamos  
los adoramos  
nosotros sus descendientes honraremos  
su espíritu de dignidad y libertad  
Fathers of our roots  
great Trees of our branches  
tandé volkan bouden zanzan sa yo  
ka kwenyen ansanm épi tanpèt lèspri  
voici venu le Temps  
de nous enchaîner à la vie mais libres  
porter les chaînes de la vie mais libres  
mettre au repos éternel la mort qui vit  
a lavi a lanmò  
lavi èk lanmò nan libète  
Fathers of our roots  
great Trees of our branches  
antepasados nuestros  
voyez dans ces cieux  
ce Dieu mabouya saigneur vécordieu qui dans sa félonne jactitation baronne  
le Mal  
guide la main sanglante de sa géniture charonne dans la vécordie des  
enfes  
cinglant le fouet le fer sur l'âme de Guinée  
Fathers of our roots  
great Trees of our branches  
trempez nos bras justiciers dans l'acier de la grande foi  
nous nous exigeons bêcheurs de cette terre de son humanité  
ce que nous voulons  
c'est pour la faim universelle  
la soif universelle  
nos Pères et Mères qui êtes nos âmes secourables*

*faites de nous des Hommes d'ensemencement  
faites de nous les exécuteurs de cette Haute Œuvre  
que nous soyons libres enfin de produire de notre intimité close la succulence  
des fruits  
liberté liberté liberté liberté liberté liberté liberté liberté liberté*

Il arrive que ses vers baignent de lumière, étincellent de vives couleurs, où les effets visuels sont très marquants tout comme dans « *Jaune Soleil vert* », ou dans « *Parler mon souffle* » ou encore comme dans ces vers de « *Quête* » :

le morne indocile agrippé monté  
monté le morne monté  
le haut pierreux brun roux indure répudiant le vert

de la vision épiphane (...)

monter le morne monter  
dans la constance pythienne monter  
le brun roux rendu à la ferveur du vert infini  
monter monter monter

au dessus du haut du morne fini par  
l'éclatante apogée de claire clarté

Le texte abonde en effets sonores : le battement du tambour, les répétitions, les refrains, les reprises, les rimes intérieures et les effets d'écho. La musicalité des vers redouble notre plaisir comme dans le poème d'amour intitulé « *Chant du Cœur en Amour majeur* » ou nous donne envie de relever un défi comme dans cet autre poème d'amour intitulé « *Prends Moi* » où la poète pose la question : « oseras-tu ? » La première partie s'achève sur un long poème en cinq tableaux, « *Ircé ou la métensomatose* », évocation assez hermétique d'une de ses muses.

La deuxième partie du recueil, « *Ce que je Suis* » est un hommage à celles et ceux qui ont fait d'elle ce qu'elle est

aujourd'hui : sa mère, sa grand-mère, ses ancêtres. Elle célèbre également l'Afrique, la Terre-mère, l'histoire du Nouveau Monde (« l'Afrique en Amérique »), et celle d'Haïti tout particulièrement. Cette section s'ouvre sur une longue séquence « *Ô Toi Nuit Debout* », évocation lyrique de « la nuit de mes ancêtres » qu'elle poursuit dans le deuxième poème « *Hymne-messe à ma mère et à mon père* », élégie pour deux ancêtres, « *Zaïre et Théophile esclavagés morts pour la vie* » dont elle veut pleinement assumer l'héritage. Dans ce « Requiem pour Zaïre, notre mère Requiem pour Théo notre père » l'écrivaine se lamente sur les mensonges dont on a nourri « nous zanfana de la patrie ». Elle demande : « Que nous avez-vous laissé ? / Ils ont dit rien » et jure qu'« en vérité en vérité je te le dis dans notre paradis tu ne l'emporteras pas ». Cette deuxième partie célèbre surtout « L'Afrique en Amérique » et ses enfants.

La poésie d'Hanétha Vété-Congolo témoigne d'une vive intelligence, formée non seulement par la tradition universitaire occidentale classique mais aussi par cette culture de la Diaspora africaine, comme on peut le voir dans le poème « *Apollon* », une célébration lyrique de l'amour érotique :

moi ton Erzulie  
chevauchante sur les ailes du zèle  
reine sur l'arène de mon désir  
toi mon Bosmétal pote mitan de fer dressé qui  
fait de moi s'exprimer la symphonie de l'amour  
se renaître la vie

palingénésie

vivons Nous

vivons Nous mon Beau Dieu Apollon  
vivons Nous  
jusqu'au temps sans fin

Ou encore dans « *Poème-Théâtre pour Haïti* » et dans tous les poèmes « haïtiens », dans ses allusions à Nanny, Sam Sharpe,

Martí, Makandal, Boukman, tout comme dans le vers «Haïti frémissante de mon Bois Kayiman» et tout spécialement dans le long poème qui clôt le recueil: «*Yo soy from this nésans*» dont le titre plurilingue proclame l'univers et l'héritage multiculturels de l'écrivaine. Ce poème «chante le sang», les combats, les triomphes, la genèse, l'histoire et les réussites de ce monde :

le chant s'élève il s'élève en ecphonèmes de guerre réclamant le sang vengeur des chaînes le sang chanté chanté le sang le Un de Nous par le chant le chant qui s'élève de la voix stridente violente la voix entonnant une vibrante syncope de femme en guerre camouflée tel le tronc de vert en floraison méconnaissable sous son art de la désapparition c'est Nanny notre mère Queen Nanny dans l'habit d'une guerrière à la main de grains semences végétales des grains des grains puissants germinatifs de fruits qui font connaître l'arbre

Dédié à Aimé Césaire, ce géant de la littérature antillaise francophone et père de la Négritude, ce poème s'inspire de façon évidente du *Cahier d'un retour au pays natal*. On peut trouver la poésie d'Hanétha Vété-Congolo «difficile» tout comme celle du maître, pourtant elle vaut bien la peine qu'on se donne le temps et qu'on fasse l'effort de la décoder, la savourer, y réfléchir ou tout simplement l'apprécier.

Ce recueil d'Hanétha Vété-Congolo révèle un amour passionné de la vie, un don de la métaphore et une facilité exceptionnelle dans le maniement de la langue et dans les changements de registres et de contextes.

Nous l'accueillons à bras ouverts dans le cercle restreint des poètes de la Caraïbe.

**Elizabeth (Betty) Wilson**  
*Kingston, Jamaïque – mars 2009*

# AVOIR et ÊTRE

Ce que j'Ai, ce que je Suis



*Lettre ouverte à un mari violent et à ma fille... plus tard*

« Seuls au monde

elle et moi

personne

personne

nous

nous

seuls

elle et moi

comme jamais comme personne comme nulle part

Seuls au monde

elle et moi

seuls sous le manteau bleu du ciel bleu que je prie seul de mes  
vœux seul ingénu

flexion en terre terre terre sur le brun-rouge rouge-sang sang-  
pur de mon sang vif

et cet amour pour elle seule sur terre seul

ingénu

flexion en terre terre terre nacarat de velours

pour la terre et le ciel que je prie seul de mes vœux seul sacrés  
seul comblés de cet amour

Bénissez de votre bienveillance cet Amour infini pour le restant  
des temps tant d'amour pour temps infini infini à l'infini de  
l'infini

*Amen* pour elle et moi

*ma* vénusté

*Amen* alléluia pour elle et moi nous

Gloire à Dieu Homme du ciel et de la terre

*Gloire à Dieu au plus haut des Cieux et  
Paix sur la terre aux hommes qui l'aiment  
Gloire à Dieu au plus haut des Cieux*

seuls seuls nous

finis en Amour infini elle et moi Nous

*ma* fille et moi

Seuls

ô divine miscibilité»

Prière

tu m'es parvenue *doucereusement* belle *bellement* douce

douce douce charriée par la bouche paterne de l'homme en prière

pour l'amour de sa semence portée à fruit dans mes entrailles

ma fille

et

pourtant

pourtant

patenôtre

pourtant

*in cauda venenum*

pourtant

homme ma fille ton sang dont l'âme tu brandis sans foi ni loi de

ton sang-froid morbide

ma fille brandie haut lame tranchante de mon insoumission

déchaînant les eaux salées longtemps séquestrées lâchées à flots  
du miroir dual de mon âme insoumise

pourtant

tous ces temps où tu crus de crier que tu n'étais pas à *mon* service  
c'est elle que tu propulsas boulet ô combien trop léger du bout  
de tes lourds bras lance-pierres

pourtant c'est d'elle arme tranchante pure dont tu disais pour me  
fendre ma rébellion

« ne crois surtout pas que je vais te garder *ta* fille »

« je ne suis pas là pour te garder *ta* fille »

« *ta* fille, tu la garderas toi-même »

pourtant

lorsqu'il fallut que je parte de bons matins pour cette tâche qui  
n'a jamais cessé de m'appeler et d'ainsi provoquer ton ire

parce que c'est de cela dont il s'agit

ma tâche qui pour toi fait tache

à ta misogyne puissance de mâle être en mal d'être

c'est elle que tu brandis comme couperet tranchant de cette gor-  
ge éployée de tout son long

sa splendeur retrouvée un instant

pour te crier

« Non »

pourtant

c'est elle qui à la dernière minute de ce bon matin dut être par ta  
volonté seule en toute hâte

de voleurs en effraction sans question

empilée

*an patjé rad sal*

dans mes bras tout d'un coup amaigris

ramollis par la douleur de ce petit être fragile

tant aimé disais-tu

pourtant dans mes bras tout d'un coup pétris

par la colère de ma douloureuse impuissance en ce bon petit  
matin  
à les lui offrir comme abris

c'est elle qui ainsi dut séjourner dans cet espace de savants  
infesté de mites  
avidés des lignes du tracé rouge sang des lettres offertes en  
majuscules minuscules  
lignes lettres à petites pattes alimentaires de mites  
suintant l'ichor  
ridiculement livresques  
fertiles infestantes  
parasites à gueule de rongeurs  
pareils à l'yponomeute  
que tu es toi  
teigne de mon infertile  
malheur  
séide de la violence  
dans cet espace de savants ainsi dut-elle séjourner sur le fil  
du temps où les journées lourdaudes et pâteuses s'étiraient s'éti-  
raient sans jamais se lasser pour se confondre tard tard avec les  
nuits courtes toujours trop courtes devant les promesses vite  
zombifiées en menaces chevauchant en saccades tueuses les  
mains volantes *soukounyan* jouissives sur le dos courbé pour par  
en bas recréer vite le creux défait de l'utérus protecteur de l'en-  
fant effrayée dans le creux sain du ventre sein de sa mère

«va t-en avec *ta* fille»  
«je ne te garderai pas *ta* fille aujourd'hui»  
«je ne suis aucunement *ta* femme de maison»

ainsi elle aussi par ton irascible volonté seule manifestée à la  
dernière seconde du temps dut braver les kilomètres cent  
parcourus à la manière de vivants morts sous les gelures du  
temps blanc blanc roide de blanc

et pourtant encore la bien-aimée  
pourtant  
elle dans le métro pénétré de la nauséabonde odeur du tout tout  
petit matin parisien  
dans une fuite salvatrice de ta soudaine bourrasque verbale

elle encore aux réveils de minuit non annoncés éperdue d'effroi  
devant la violence soudaine de ta parole salace humiliante  
mais bien pis s'il en est

comme ce jour où rampant à la mesure de ses onze mois elle  
te suivait partout toutou aimante de ta présence et où dans ton  
courroux inexplicable contre moi tu en fis une flèche acérée de tes  
coups de langue voraces et ricanements contre moi

*« chyen, ti chyen, ou sé yich an chyèn ou sé an chyen  
mach mach asé suiv mwen alé épi manman-w ti chyen »*

ricanements goguenardesques morbidement satisfaits de ma  
douleur inconsolable

elle toujours  
elle  
bien-aimée elle ?  
pourtant  
nourrisson suffoquant sous les puissantes exhalaisons  
alcalescentes remontant du volatil ammoniacal dont tu voulais  
m'asperger  
et l'enfant ne sachant plus à quel sein se vouer  
et la mère en sainte prière de salat mantra notre père vierge de  
tous les péchés et *manman manman Ezili manman Dantò ave  
maria* le savait-elle ?  
nourrisson suffoquant

et puis encore elle  
fronde innocente lancée contre ma révolte  
à pleine bouche venimeuse

dentée scélérate

« *si divòsé*, ne compte pas sur moi pour être *son père* »

et pourtant elle la bien-aimée par toi  
nommée de l'hypocoristique flatteur de ton nom  
homme

elle encore pourtant sur mon bras souteneur de la peur bleue  
bleue noire peur tuméfiée en cri en cri en cri devant l'arme à  
lame blanche blanche blanche pointée bien pointée en avant de  
ma révolte et la bouche muqueuse bavante

« maudite marronne insoumise rebelle tu ferais un très mauvais  
esclave et ton maître y perdrait ses veaux vaches cochons mau-  
dite marronne maudite »

*magister dixit*

et elle accrochée à mon bras souteneur elle  
en cris en pleurs en peur devant la lame blanche blanche pointée  
bien pointée en avant de ma face insoumise

alors homme  
parce que femme marrie divorçant du fatum  
les bras tendus fermes sur les bras dressés fermes fendant l'eau  
que sillonne la yòl chargée de ma probité  
cette vile opprobre ?  
pourtant  
homme

Yoleuse je suis

Quoi ? tourner ma voix ?  
Quoi ? écorcher ma voix ?  
Bambou tu n'as plus de crocs

pourtant homme  
ma voix croît  
ma voie  
l'émoi du moi  
alors Parole Je Dis

va-t-en Chalon  
va-t-en  
et comme Paris mon cri  
*Fluctuat nec mergitur*

et comme mes sœurs mon chant  
*Fanm tonbé pa janmen dézèspéré*

Je crie  
*non musieu*  
*non chère*

NON

*Topsham, le 5 mars 2006*



Ce que j'Ai



*Jaune Soleil vert*

de quelle couleur la vie ?

et si le ciel jaune entre bleu blanc jaune et bleu jaune  
et si la vie le vert sperme la vie  
le jaune ne prend mais touche touche le jaune ne prend  
mais l'union fruite du vert garde garde  
pour la vie

et si la vie jaune bleu vert  
entre le grand cotonneux indophénol et le flave astre orbé  
en spectre vert la vie dans le yogique jaune de l'âge mûr  
coquelineux  
en vert la vie dès l'âge pure de l'enfant qui loue son vert

en Soleil de justice

de quelle couleur le ciel ?

de quelle couleur la lumière incidente sur l'âme de l'enfant en  
lumière réfléchi dans le sombre noir grand fond de l'ange de  
la Nuit  
la nuit sénile dans le thalle soleil vert de l'enfant végétal

l'enfant qui souffle porte la vie donne la sève verte vert vert le feu  
inextinguible la vie verte  
des eaux juvéniles  
de quelle couleur  
et si le vert  
l'aure de la vie verte la vie vert le Ciel de l'enfant vert vert vert  
pour la vie de la matrice sein délivrant pour le Ciel

et si le vert  
l'onde éclatante de Gê pour la Terre  
Mère  
Émeraude Absolue  
entre bleu et jaune entre bleu et jaune vert le spectre iridescent  
et si le vert  
eau de vie fécondante de l'enfant offerte dans la volupté des sens  
imprégnés et dans l'attente quiète et sûre de la foi de l'éclosion  
sacrée du fruit  
et si le vert le vert le glaive haut devant la basse semence du  
serpent  
et si le vert  
coule l'eau du ciel brûle brûle le feu de l'astre  
coule l'eau verte de vie transique fruition  
dans l'ancre de Cronos qui ne dévore pas son sang

la vie la vie verte verte la vie de  
l'enfant dans le supplice de Tantale appelant l'œil la main de  
Prométhée  
l'ire l'ire juste de Némésis pour la Paix la Grâce du Haut la Paix  
la Grâce

et si l'enfant dans le vert le vert de l'homoéose l'enfant  
et si l'enfant dans le vert le vert le vert de

l'Absolu

et si l'enfant de manman si l'enfant du souffle de manman qui  
l'arme aux dents veille manman si l'enfant du souffle de manman  
pour l'enfant si l'enfant de manman bleu rouge manman bleu  
rouge rouge manman bleu rouge si l'enfant de manman qui  
veille l'enfant accablée par le fond de la boîte le Don de Tout en  
crucificateur se déchaîne sur l'enfant et si l'enfant pour les cieux  
ouverts vus garde au fond au creux fond de son rouge essentiel  
vital rubis verdoyant de vie le plus grand bien du Tout spectre  
vert de la végétation exaltation de vie et si l'enfant en probe  
dévotion de la vie louée dans la vive couleur de

l'Espérance

*Topsham, le 26 mai 2007, 18b40*

[...]



À toi ma mère, grande âme couchée-debout	113
Vésanie	115
Viens	118
Femme	121
Parler du ventre	123
Parler mon souffle	125
Vision de femme en ris	128
Occire le ciel	130
Croire	132
Yo soy from this nésans	134



**Le chasseur abstrait éditeur**

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX  
12, rue du docteur Jean Sérié  
09270 Mazères  
France

**[info@lechasseurabstrait.com](mailto:info@lechasseurabstrait.com)**

**tél: + 33 (0)5 61 60 28 50**

**fax: + 33 (0)5 67 80 79 59**

imprimé en France par:

**Le chasseur abstrait**

achevé d'imprimer: novembre 2009

ISBN: 978-2-35554-062-2

EAN: 9782355540622

Dépôt Légal: novembre 2009





*Hanétha Vété-Congolo-Leibnitz*

La poésie d'Hanétha réveille en nous cette ardeur que nous avons perdue. Elle nous dit le monde dans une langue recomposée, modelée, bigarrée, réinventée, contestée, chamaillée et, somme toute, proche de ce qui nous manque aujourd'hui: la Parole tentaculaire. Un livre qui nous parlera longtemps. Parce qu'il s'agit d'une parole-projectile, celle d'Hanétha Vété-Congolo.

**Alain Mabanckou**

oOo

*Mot et Parole*, voilà les termes clés qui président au geste générateur par lequel Hanétha obéit à l'impératif d'établir le lien qui l'installe dans le monde, qui lui permet de le saisir, de l'appréhender, de le nommer. Pour elle, le mot n'est pas seulement une suite de sons ayant un sens, mais il revêt une dimension fondamentalement « matricielle » où nous nous aventurons à découvrir une sorte d'identification bien féminine reliée à la capacité potentielle de toute femme à engendrer.

**Laura López Morales**

oOo

Tantôt simple et familière, tantôt érudite et remplie d'allusions classiques, de références historiques, de proverbes, de chansons populaires traditionnelles, la poésie de Vété-Congolo, nourrie d'une vision intérieure, glisse sans heurts d'un registre à l'autre, et même d'une langue à l'autre. Lexique et images suivent le même modèle, passant de la nature au quotidien, du monde de tous les jours à la mythologie classique. Avec une aisance saisissante elle entremêle les langues, tissant ou plutôt, dirions-nous, « métissant » français, créole, anglais et espagnol.

**Elizabeth (Betty) Wilson**

Prix: 16 €



Image de couverture: *Pearls* de Elise Ansel

[www.lechasseurabstrait.com](http://www.lechasseurabstrait.com)